



COMMEMORATION au collège J-F. Oeben

21 et 27 rue de Reuilly - 75012 PARIS

— 9 avril 2005 —

29 enfants

Il fait froid. Très froid. Un temps de neige sans la neige ; un temps de camp sans l'appel. Comment ne pas penser encore plus fort à « eux » ce jour-là ? Symboliquement, toutes les cérémonies en leur honneur devraient se faire en hiver.

Pour le moment, nous sommes encore à l'abri dans un préau, celui du Collège Jean François Oeben, au 21 de la rue de Reuilly. L'ouverture de la cérémonie se fait par Madame Valleton, Secrétaire Générale de l'AMEJD, suivie de Monsieur Beaunay, Principal du Collège, qui prend la parole.

La tonalité de son allocution me rappelle, ô surprise, celle d'une homélie religieuse :

« En ce jour du 9 Avril 2005, je vous invite à évoquer la mémoire des enfants de notre quartier qui ont été arrachés à leur famille et précipités dans les camps d'extermination [...] Leur seul tort était d'être nés juifs. Alors, le seul fait d'être juif suffisait pour que ces enfants à l'aube de leur vie soient plongés dans la tourmente et exterminés. Le siècle dernier, riche en inventions technologiques, en progrès dans beaucoup de domaines, a été aussi malheureusement un siècle qui a connu d'immenses tragédies humaines. Le pire a côtoyé le meilleur. Ayons tous ensemble une pensée envers ces enfants qui ont foulé le sol où nous sommes, mettons nos pas dans leurs pas [...] ».

Monsieur Beaunay rappelle ensuite que « le rôle de chaque adulte, de tout éducateur, est d'aider [les] enfants, à mieux connaître et comprendre le passé [...] Il insiste sur la nécessité de « partager, inlassablement, les valeurs de liberté, d'égalité, de fraternité, de tolérance et de respect des autres... » Et en appelle à un réalisme actif : « Sans vigilance, sans travail nécessaire de mémoire, comme celui que nous accomplissons ce jour, notre temps, notre Société ne sont à l'abri de rien : la démocratie ne se décrète pas, elle se construit au quotidien. La barbarie peut toujours renaître de ses cendres avec son hideux cortège d'atrocités ».

Après le dévoilement de la plaque, la pose du bouquet par le Principal du Collège, et le respect de la symbolique minute de silence, nous nous rendons à l'école élémentaire au 27 de la même rue.

Là, dans la grande cour nous attendent des sièges... et un froid glacial. La plupart d'entre nous s'imposent de le supporter avec dignité, comme ils l'ont fait « là-bas ». Qui oserait se plaindre ?

Françoise Valleton présente l'AMEJD, son action et son objectif.

Jacques Wittenberg, représentant M. Louis Levioux, Président de l'AMEJD du 12ème - empêché pour raison de santé - fournit quelques repères historiques :

« C'est lors de la conférence de Wannsee, qui se tint au tout début 1942 et sur l'initiative de Reinhard Heydrich, que fut décidé et lancé à l'échelle européenne le génocide des Juifs d'Europe. La « solution finale de la question juive » concernait désormais l'Europe entière et, que ce soit par mort immédiate ou par mort différée, tous les Juifs devaient disparaître de l'Europe [...] La machinerie de déportation commença à tourner à plein régime à partir du printemps 1942. Les camps d'extermination importants furent au nombre de six. Chelmno, Auschwitz-Birkenau, Belzec, Sobibor, Treblinka et Maïdanek ».

Tout en rappelant que le 12ème arrdt de Paris avait « payé un lourd tribut à la folie meurtrière de l'Etat nazi, servi et même précédé par la servilité abjecte et rampante du gouvernement de Vichy », Jacques Wittenberg souligne que « cette extermination, par excellence crime d'Etat ne fut pas accomplie par le seul Hitler ni par la seule SS ». Il invite à « s'interroger sur ce qui a rendu possible une entreprise criminelle aussi massive et sur les conditions qui l'ont permise. Parmi les conditions favorables, ajoute-t-il, il faut mentionner en premier lieu le secret. L'extermination fut menée avec un souci extrême de dissimulation. Le bourreau tue deux fois, la deuxième, par le silence. »

Puis, revenant sur le sens de l'action de l'AMEJD « résultat de la volonté d'une poignée d'hommes et de femmes de mettre, 60 ans après et pour toujours, les bourreaux en échec en ne laissant pas le silence s'imposer » il évoque « ces petits d'hommes dont le plus jeune avait à peine trois ans, et que l'on berce avec toute la tendresse d'un cœur aimant. Ces petits d'hommes que l'on entoure et que l'on aime parce qu'ils représentent tout à la fois la force et la fragilité du monde ».

C'est en saluant le travail remarquable fait par les enseignants – travail qu'il assimile à « un moment de vie, d'espoir et d'humanité » - qu'il confie « la marche du monde aux enfants présents, afin que lorsqu'ils vivront leur vie d'adulte, le monde où leurs enfants naîtront et vivront ne ressemble pas à celui, absurde que leurs aînés ont connu ».

Monsieur Benguigui, intervint alors en sa qualité de Directeur, déclarant solennellement qu'il considérait comme un honneur la tâche qui lui revenait au nom de la communauté éducative de son école, de s'adresser à l'assistance, officiels inclus « pour rappeler le souvenir des 29 enfants et adolescents arrachés à une vie qu'ils avaient à peine commencée ». « 29 noms, 29 prénoms, 29 identités, 29 personnalités, 29 destins annihilés » souligna-t-il, sans doute pour permettre à chacun de réaliser pleinement.

Monsieur Benguigui s'attacha à rappeler que « ces enfants étaient comme tous les autres, et qu'ils fréquentaient cette école et l'école voisine de filles, pour apprendre et recevoir ce que la République peut offrir de plus beau : la connaissance qui éclaire le monde et le rend compréhensible ». Le Directeur enchaîna, à propos des enfants déportés : « La République, disparue sous la botte de l'ennemi n'était plus là pour les protéger et leur garantir leurs droits imprescriptibles. Certains durent leur salut au courage et à la volonté de « Justes » qui, toujours au péril de leur vie, leur permirent d'échapper au pire. Ces justes avaient fait les mêmes choix que Jean-Paul Sartre qui écrivait au lendemain de la guerre dans un discours sur l'existentialisme : « L'acte individuel engage toute l'humanité. Je suis responsable pour moi-même et pour tous, et je crée une certaine image de l'homme que je choisis. En me choisissant, je choisis l'homme ».

Pour les autres enfants malheureusement, continua Monsieur Benguigui c'était parfois la Police Française du gouvernement de Vichy qui venait les arracher aux leurs, pour les emporter vers une destination sans retour. »

Avant de terminer, Monsieur Benguigui souligna l'importance de « se souvenir des souffrances, du martyr de ces enfants » et celle de « transmettre, afin que la connaissance du passé puisse permettre aux enfants de construire l'avenir ».

Quant au présent, il ajouta : « c'est un immense honneur que de pouvoir accueillir de nouveau ces enfants et leur redonner leur place dans l'école de la République ».

Il est évident que la responsabilité de l'éveil citoyen de nos jeunes incombe à chaque maillon de la chaîne éducative, c'est pourquoi je m'astreins à donner une large place à celles et ceux qui ont cette délicate mais magnifique tâche, en charge.

C'est dans cet esprit que je tiens à signaler la présence à nos côtés de Monsieur JF Giannecchini, Inspecteur de l'éducation Nationale, qui, dans une allocution sobre mais significative, évoqua l'irruption du Néant – ce Néant auquel nous voulons aujourd'hui, tous ensemble, [les] arracher .

Monsieur Giannecchini s'interroge et je le cite : Ces enfants, tous ceux qui ont disparu avec eux, nous posent une question : comment envisager et construire l'avenir ? Faut-il penser, comme l'écrit le grand écrivain hongrois Imre Kertész (déporté à 14 ans) dans son discours de réception du Prix Nobel en 2002, que nous sommes « au terminus d'une grande aventure où les Européens sont arrivés au bout de deux mille ans de culture et de morale » ? Et d'y répondre : « A l'école, nous ne le croyons pas ». L'optimisme de Mr Giannecchini puise dans le savoir : [Par le fait de] « sortir les victimes de l'oubli, en soulignant la spécificité du génocide des juifs et de tous ceux que l'eugénisme nazi a visés. Par l'étude des processus qui ont enrôlé presque toute une population dans cette folie. En s'intéressant à la résistance active, en France, mais aussi dans les pays où elle fut le fait de toute une population comme en Bulgarie ou au Danemark ». Avec une réserve : « Mais, là comme ailleurs, l'école ne peut pas tout à elle toute seule » conclut l'Inspecteur de l'éducation nationale. « La leçon que nous donnent les enfants déportés de cette école, c'est aussi de nous apprendre à nous rassembler autour des élèves d'aujourd'hui, comme nous le faisons ce matin [...] Soyons tolérants et ne leur donnons pas le spectacle d'inutiles querelles. Et s'il doit y avoir une communauté, que ce soit la communauté scolaire ! »

Madame Blumenthal, Maire du 12ème – fidèle parmi les fidèles aux commémorations des écoles de son arrondissement - est bien à nouveau là, participant activement à ce qu'il est convenu d'appeler « le devoir de mémoire ». Pour dire sa compassion, il lui arrive d'emprunter la voix de Charlotte Delbo, dans : « aucun de nous ne reviendra ».

Avant de clore ce compte-rendu, je veux saluer le courage « climatique » des quelques deux cents enfants présents chantant l'Hymne à la Joie pendant l'envol des ballons qui emportent l'identité des enfants déportés vers une... destination inconnue.

Ne les oublions pas. Leurs noms sont gravés dans le marbre et chacun peut maintenant les saluer. Elie Wiesel ne disait-il pas : « Qui oublie devient le complice de l'ennemi ; Qui contribue à l'oubli parachève son œuvre. »

Je terminerai en puisant dans le remarquable discours de Madame Pénélope Komites, Adjointe au Maire de Paris, le témoignage de la résistante Edith Thomas, en 1942.

« J'ai vu passer un train. En tête, un wagon contenait des gendarmes français et des soldats allemands. Puis, venaient des wagons à bestiaux plombés. Des bras maigres d'enfants se cramponnaient aux barreaux. Une main au-dehors s'agitait comme une feuille dans la tempête. Quand le train a ralenti, des voix ont crié « maman ». Et rien n'a répondu que le grincement des essieux ».

La vérité est interdite. Il faut la crier.¹

¹ Edith Thomas - n°clandestin d'Octobre 42 des Lettres Françaises